

LES DITS DE LA BERGERIE

Frédéric Jésus

*« Nous troublons la vie par le souci de la mort, et la mort par le souci de la vie (...)
Si nous avons su vivre avec constance et tranquillité, nous saurons mourir de même (...)
Je ne vis jamais un paysan de mes voisins réfléchir pour savoir
dans quelle attitude et avec quelle assurance il passerait cette heure dernière. »*

Michel de Montaigne
Essais, Livre III, Chapitre XII, De la physionomie
(traduction en français moderne d'André Lanly)

- 1 -

Se fauillant entre les nuages, le soleil s'en va prendre son quart derrière le bungalow de bric et de broc. C'est l'heure à laquelle Poker et Tony aiment se retrouver et prendre langue comme on prend l'apéro. Mais ce soir, malgré la douceur d'un début d'automne qui épargne encore les feuillages, malgré le vent tiède qui fait gentiment danser les canopées sur les pentes, cette heure-là semble emprunte d'une inhabituelle gravité. C'est d'un pas lourd que Poker descend les marches du perron couvert. Et c'est en frétilant moins qu'à l'accoutumée, comme autrement ému, que Tony le voit s'approcher et puis l'accueille. Ils s'assoient l'un à côté de l'autre, mais nul ne touche à son repas.

- « Ils le disent 'fatigué', 'très fatigué', même... », soupire Poker. « Je ne suis pas sûr de comprendre ce que signifie ce mot dans leur bouche. »

- « Que tu en sois sûr ou pas, une seule chose est certaine », enchaîne Tony, son cadet de quatre ans : « cela fait trois jours qu'il ne vient plus. Il y a bien eu ce petit malaise, l'autre soir, mais ça n'a duré que dix minutes et ce n'était par le premier. »

- « Toujours est-il que, depuis, on ne l'a pas revu... »

- « Ce n'est pourtant pas son genre de s'absenter pour rien ou pour pas grand-chose ! »

- « A moins qu'une brique ne lui soit tombée sur la tête... Sinon, je m'étonne comme toi : l'absence n'est pas le fort de notre cher Joseph. »

- « En attendant, personne ne se soucie évidemment de rechercher la clé du cadenas ! On dirait même que ça les arrange ! »

- « Mon pauvre Tony, j'en conviens : quel sort cruel que le tien ! Ils ont tous la tête ailleurs. De mon côté, je ne t'apprends rien, que puis-je faire d'autre pour toi que compatir ? »

- « Oui ? Alors laisse la compassion à la niche et ne viens pas rajouter une dose de sel sur la plaie, veux-tu ? »

- « D'accord ! Mais crois bien que Joseph compatirait plus encore que moi, s'il savait. »

- « S'il savait... Tu veux dire : pour moi ? Ou pour les brebis ? »

- « Pour les brebis aussi, bien sûr. Et pour tout le reste. »

- « Tout ce qu'on entend les autres commencer à dire ? »

- « Oui, tout cela. Et tout ce qu'ils ne disent pas encore, mais à quoi ils pensent déjà. »

- « Waouh ! En effet, s'il savait !... »

- « ... ce serait pire qu'une brique sur sa nuque ! »

Les deux compères n'ont pas tort de s'interroger et de s'affliger. Car, comme ils le pressentent, Joseph est bien plus que 'fatigué', ainsi qu'on dit par euphémisme chez ceux qui, travaillant dur et sans trêve, négligent les alertes du corps. Il est, en réalité, aux portes de la mort, même s'il n'en veut rien savoir. Plus précisément, il vient de faire son entrée, contre son gré, dans une chambre sinistre, aux murs verdâtres – et ce n'est pas le vert de ses prairies –, de l'hôpital local. Un diagnostic fatal, assorti de métastases diffuses, a été consigné sur son dossier médical. Mais, de ces écrits-là plus encore, Joseph ne veut rien savoir. Lui aussi se dit juste 'très fatigué'. Et, de toute façon, à bientôt quatre-vingts ans, il a perdu depuis son échec au certificat d'étude tant le goût que la pratique de la lecture. Pour l'heure, il a cessé de s'alimenter – « l'hôpital me coupe l'appétit », explique-t-il à ses rares visiteurs. Et, quand la morphine qu'on commence à lui injecter le conduit à l'assoupissement, il rêve de ses brebis. Lui, c'est une fois endormi, pas pour s'endormir, qu'il se met à les compter. Mais c'est là son affaire et, au réveil, il se tait.

L'obscurité a fini par emporter avec elle le bungalow et, dans ses proches parages, la vaste bergerie. Entre les deux bâtiments, une caravane blanche s'emploie à rouiller depuis plusieurs années. Affalés sous sa porte, Poker et Tony ont eux aussi perdu l'appétit. Alors, ils philosophent.

- « Sais-tu », murmure Poker, « depuis quand je crois en l'existence de Dieu ? »
- « Comment le saurais-je ? Alors, depuis quand ? »
- « Eh bien depuis que j'ai entendu une pierre aboyer à mon passage. »
- « Vraiment ? Voilà que les pierres elles aussi montent la garde ? Ton dieu a bien des pouvoirs, mais on dirait qu'il en abuse. Ou que, à l'époque, les registres de l'arche de Noë ont pris l'eau, eux aussi. En tout cas, dans ma situation, c'est à tes pierres de venir faire un tour par ici si elles veulent m'aboyer dessus ! Et que je m'intéresse aux intentions divines. »
- « Ne cherche pas à me tirer les larmes des yeux, Tony ! Les larmes sont salées, et tu refuses le sel. Et puis surtout, tu le sais bien, ni toi ni moi ne pouvons pleurer. »
- « Oui, seulement gémir et hurler à la mort. Mais il y a quelque chose encore qui cloche dans ta théorie sur l'existence de Dieu. Vois tous ces chats et ces chatons qui gambadent dans la cour. Ces poules qu'Armand a enfermées dans le cagibi avant de partir, ce soir. Et le troupeau de brebis que les autres sont venus rassembler et mettre à l'abri dans la bergerie pour la nuit. »
- « Eh bien ? »
- « As-tu déjà entendu des pierres miauler, caqueter ou bêler sur leurs passages ? »
- « Non. Et alors ? »
- « Et alors, si, tout simplement il n'y avait pas de dieu ? »
- « Sachant ce que je sais, je n'en serais pas moins son prophète ! »
- « Waouh ! N'importe quoi ! Et Poker le prophète aurait-il des nouvelles fraîches de saint Joseph ? »
- « Non, toujours pas. Ceux qui savent ne disent rien. Et ceux qui disent ne savent rien. Mais je sens que dès l'aube, il va falloir ouvrir l'œil. Et l'oreille aussi. Il va y avoir du monde, par ici ! »
- « Oui, j'y ai pensé moi aussi. Les bergers et les propriétaires du coin vont vouloir se concerter. Et quelques autres encore. »
- « Tous curieux de savoir ce qui arrive vraiment à Joseph. Et, partant, ce qui va arriver à son troupeau. Et à sa bergerie. »
- « Pas besoin d'être prophète, mon cher Poker, pour deviner que ça va jacter sérieux. Parfois même en patois, aux moments cruciaux. »

- « Pour sûr. A demain donc », et Poker gravit à pas comptés les marches du bungalow, sur le perron et sous l'auvent duquel il s'installe pour passer la nuit avec ses couvertures.

La nuit est calme. A peine un cliquetis du côté des barrières, et puis plus rien. Un vague bêlement, peut-être aussi. Pour la troisième nuit de suite, les deux compères dorment en paix à vingt mètres l'un de l'autre. La rumeur a couru que des visites clandestines auraient pu se produire avant l'aube. Mais la lune est plus que montante, et rien ne saurait tromper la vigilance de Poker, rompu à l'art de ne sommeiller que d'un œil. En journée, il y a certes bien des passages, explicites, espacés, longs ou fugaces, même si rien de précis ne ressort des intentions des visiteurs – à l'exception, pour certains, des soins qu'il faut apporter aux bêtes en l'absence de Joseph. Demain matin, en revanche, les mêmes seront tous là, ensemble, pour la jactance. Foi de Poker. Et de Tony.

Tous ? Dès l'aube, il y aura bien sûr Armand, celui qui sort ou range les poules, collecte leurs œufs. Qui remplit les abreuvoirs. Qui emmène parfois le troupeau pâturer, le matin, ou qui le reconduit à la bergerie, le soir venu. Fidèle Armand. Pas très bavard. Mais présent quand il le faut, et on ne sait pas comment il sait qu'il le faut. Il y aura Marc aussi, venu avant-hier, toujours pressé, jamais stressé, efficace, berger mais pas seulement, un vrai pro, qui comprend le langage des bêtes, et qui sait décider. Et puis Francis, passé en fin d'après-midi en coup de vent dans son pick-up, entre deux livraisons de gros sacs de nourriture à cochons, et qui pour le reste partage les préoccupations de Marc au sujet du troupeau. Tout autant d'ailleurs que les partage Irène, la voisine délicieuse et solidaire qui se démène en multi-tâches. Elle poursuit en mode intense son stage au long cours dans la bergerie de son cher Joseph. C'est elle qui, depuis trois jours, très vite informée par Marie-Céleste, la compagne de Joseph, du projet de son hospitalisation, en informe progressivement les autres (sauf les deux chiens de la bergerie). Sans pouvoir, de longue date, s'en empêcher, elle fait aussi taxi de temps à autre pour la dite Marie-Céleste. Laquelle n'a pas encore pointé son nez. Mais qui, à coup sûr, sera là demain matin, elle aussi, fière et propre comme en tous lieux sur ses talons aiguilles, le chignon haut-planté. Le *hic* serait maintenant que Lucas, le propriétaire du terrain – ou Petit Lucas, son fils –, ne vienne lui aussi pointer son nez, agiter ses papiers ou pire au milieu de tout ce beau monde.

Oui, tout ce beau monde sera là, et bien là. Et pour cause ! Comme dit Tony, qui en a flairé le premier l'occurrence : « Quand le chat n'est pas là, les souris s'inquiètent de la prochaine danse. »

- 2 -

Tôt le matin, Poker se lève, s'étire, boit un coup et s'en va réveiller Tony qui s'étire lui aussi, baille longuement et se met aussitôt à frétiller au bout de sa funeste chaîne. Poker ! Tony ! Pourquoi donc leur avoir attribué ces stupides noms américains en plein cœur de la Franche-Comté ? Joseph n'aurait pas dû laisser faire cela. Mais Marie-Céleste peut se montrer si snob, parfois ! Elle n'aurait jamais approuvé qu'on les dotât de noms issus des tréfonds pourtant fort riches du patois comtois. Mais Poker et Tony s'en fichent, du nom qu'ils portent ou ne portent pas. Pour l'heure, il suffit à l'un d'entre eux de faire aboyer les pierres sur son passage. Pendant que l'autre ne cherche qu'à faire

pleurer les hommes, ne serait-ce qu'une minute – qu'il espère déterminante – , sur son triste sort. Poker est le gardien patenté de ces lieux. Tony y est traité comme un bâtard.

De fait, et c'est notable, chacun et chacune des arrivants de la matinée a bien à cœur, comme s'il s'agissait d'un sésame, de laisser Poker s'approcher, ou sinon d'aller vers lui, et de le saluer longuement, affectueusement, ostensiblement. Au-delà de la mission qui lui est ici attitrée, c'est sa haute stature, sa robustesse et sa bonhomie qui rassurent et qui finissent par réjouir résidents comme visiteurs.

Mais, cependant que Poker peut se draper dans un tel manteau de dignité, Tony, quant à lui, gesticule, vitupère et interpelle en tous sens dans son coin. Or, malgré ses efforts démesurés, personne ne s'approche de lui ni même ne le considère. Son manteau à lui est tissé de révolte et de désespoir. Plus tard dans la matinée Marc et Francis, les deux bergers, viendront prendre acte, un trop bref instant, de son agitation notoire. Mais ils s'éloigneront en rigolant, faisant mine de ne pas voir le tragique, pourtant évident, de sa situation. Ils se refusent aussi à imaginer à quel point Poker tout autant que Tony, malgré leurs noms idiots, ont su et pu devenir les plus tendres amis de Joseph.

Mais voici que, haute silhouette dans le soleil levant, s'approche Armand. Il a déjà ouvert les barrières de la bergerie, trié et conduit les brebis à la pâture, refermé les barrières de celle-ci. Il revient par la route en s'essuyant le front. Irène, arrivée peu après lui, n'a pas eu à lui suggérer de faire tout cela. Armand est ainsi fait : il souscrit aux nécessités. Puis il laisse dire. Son passé est propre, il a toujours travaillé, de préférence dans les jardins. Maintenant qu'il est retraité, il dépanne. C'est pourquoi, au début, Tony avait compté sur lui pour chercher et trouver la clé. Peine perdue : le brave Armand n'en voit pas la ... nécessité. Aucune consigne, pas même tacite, ne lui est parvenue à ce sujet. Et il a compris que, ces temps-ci, téléphoner à Joseph serait plutôt malvenu.

- « Il va falloir ratisser un peu et amener du foin », dit Irène.
- « Bon. Ben, on y va alors ? » répond Armand en saisissant ses outils. « J'vais y mettre de l'eau, aussi. »
- « Combien d'agneaux, cette nuit ? »
- « Bon. Ben, j'sais pas trop. Cinq peut-être. Ou six. »
- « Et tu as laissé les mères avec eux ? »
- « Ça, elles le font toutes seules. »
- « OK. On va aller les voir. Il faut les traire. ».
- « Ah pour sûr, elles font du pis ! Mais moi, j'aime pas les traire, tu sais bien. »
- « Pas de souci, Armand, je m'en occupe ! Pendant ce temps, tu cherches les placentas et tu les portes aux chiens et aux chats, d'accord ? »

Poker s'est sagement assis pour écouter ces sages propos. Il sait que les brebis qui viennent d'agneler produisent trop de lait pour leurs petits. Leurs mamelles gonflent, la mammite les guette, il faut les vidanger. A même le sol. Les chats et les chatons viennent lécher les flaques de lait. On en garde aussi pour les chiens. Rien ne se perd. Il en va de même pour les placentas.

Tony parvient à extraire Poker de ses réflexions sur les écosystèmes. Ou à l'en distraire. Depuis trois jours, Poker est le seul être vivant – en mettant les pierres à part – à répondre quand il appelle à la cantonade.

- « Waouh, mon vieux Poker, vois-tu venir ce que je vois venir là-bas ? »
- « Non, pas vraiment. A moins que... »
- « Oui, c'est bien eux. Ils arrivent par les bois. Mais un peu tôt, je trouve. »
- « Lucas et Petit Lucas ! Et les deux helvétès poilus, leurs nouveaux hommes de main ! »
- « On dirait qu'ils ont décidé de mettre tout de suite le paquet ! »
- « Tout de suite, c'est à voir, Tony. Regarde-les s'installer avec leurs sandwiches sur le gros rocher, comme pour mater la scène. Ils font une pause et ne cherchent même pas à se cacher. »
- « Armés ? »
- « Je ne vois pas, d'ici. Mais leurs gros bras le sont toujours plus ou moins. C'est ce qu'on dit, en tout cas ».
- « La cause franc-comtoise se dégrade en recrutant maintenant ses mercenaires en Suisse ! »
- « La cause franc-comtoise a bon dos, avec Lucas ! Lui, c'est surtout la cause de ses affaires qui le guide. Mais comme il ne sait pas plus lire que Joseph, il signe parfois n'importe quoi. Ça les rapproche, à leurs façons ! C'est pour cela qu'il a recruté son fils, à peine plus malin que lui, mais qui a fait quelques études et sait saisir le tribunal quand tous deux veulent obtenir quelque chose. Le père Lucas continue cependant de penser que les gros bras font mieux l'affaire que les juges. Les deux helvétès poilus sont ses dernières trouvailles. »
- « Les gros bras me font penser aux bras cassés », rebondit Tony. « Penses-tu que le fils et la fille de Marie-Céleste vont aussi se pointer ? »
- « Non, ceux-là sont trop occupés à ne rien faire ! Ou plutôt : à tirer les ficelles derrière leur mère. Ils ont toujours besoin d'argent. »
- « Ça promet ! Bon, je leur prépare tout de même des cartons d'invitation ! »
- « Tu as raison. Nous n'avons plus qu'à attendre nos invités. »
- « Waouh ! Nos invités, frerot ! Tu connais la plupart d'entre eux depuis plus longtemps que moi, pas vrai ? Mais, en l'absence de Joseph, dont on dirait pourtant qu'il les a tous conviés, on dirait que seuls toi et moi disposons de l'ensemble du plan de table. »
- « Oui, on peut voir les choses ainsi. Récapitulons. Sont déjà présents, s'approchent ou sont annoncés : Armand, Irène, Lucas père et petit Lucas, leurs deux helvétès, Marc, Francis. Et puis Marie-Céleste – qui ne sait pas conduire et qui, en l'absence d'Irène, ne saura venir ici sans un quelconque chauffeur de ses amis. Et, dans l'ombre de celle-ci, ses deux enfants. Je nous exclue toi et moi comme n'étant pas vraiment de leur monde même si, à l'évidence, nous en supervisons certains aspects. Je compte donc au total douze convives. Joseph est leur Christ, et il est le treizième à table, mais sa chaise reste vide. Il est à la fois le grand absent et la cause unique de cette convergence d'intérêts. Il a tout créé de ce qui les rassemble, troupeau, bergerie et bungalow, mais il se pourrait qu'il ait déjà un pied dans la mort – on ne nous dit rien, nous autres, à ce sujet – et peut-être un autre pied dans la résurrection. J'ai entendu dire que, là où on l'a conduit, il aurait perdu l'appétit. Alors oui, il est ailleurs, sans doute enroulé dans des draps qui l'oppressent et percé de tuyaux qu'il refuse, ils appellent cela un hôpital. Et il observe les douze autres de loin pendant qu'ils s'apprêtent à bientôt boire son sang et manger sa chair. Il était le loup solitaire mais débonnaire ; ils sont la meute amicale et fidèle, mais rendue féroce par le proche orphelinat de ce troupeau de brebis et d'agneaux qu'il a choisi de renouveler sans cesse, plutôt que de le dévorer. Quant à son fils unique, il est mort en moto, aussi n'a-t-il pas eu à le sacrifier sur une quelconque montagne aboyante du Jura, ni même un bélier à sa place, et tout inconsolable qu'il soit... »
- « Vas-y mollo sur les délires bibliques, Poker ! L'heure de la *quinte flush* n'a pas encore sonné à la table des prophètes. Et les songes de Joseph l'éloignent encore, comme nous-mêmes, de la table

de Pharaon. Tu parlais du loup et du troupeau orphelin ? Alors reviens sur terre : voilà le pick-up de Francis qui s'amène. »

- 3 -

A peine Francis a-t-il quitté son volant que, prenant juste le temps de laisser venir Poker à lui et de le saluer, il rejoint Irène et Armand, les salue aussi en échangeant quelques mots et se dirige avec eux vers la bergerie. Il affectionne cette grande bâtisse de bois qu'il a vu naître et croître, sous l'impulsion de Joseph, avec sa cour intérieure, ses box, ses mangeoires, son recoin pour les petits agneaux et leurs mères et, plus récemment, son long couloir pour le nouveau cornadis. Tout est encore chaud de la nuit que le troupeau vient d'y passer.

Le trio s'en va inspecter les agneaux. Poker n'a rien à faire ici, et il le sait. Il fait donc demi-tour sur le seuil. Mais il se retrouve alors nez à genou avec Marc qui vient d'arriver à son tour, fusil en bandoulière, et qui, après lui avoir octroyé une chaleureuse accolade, le contourne et s'avance vers les autres. Il leur explique, de sa voix grave et calme, qu'il partait chasser le sanglier avec des copains lorsqu'il a décidé de faire un crochet vers la bergerie pour venir aux nouvelles. Quelles sont-elles ? Poker reste sur le seuil et tend l'oreille. Ils parlent de tout, des brebis, des agneaux qui viennent de naître, du terrain. D'un tuyau d'alimentation d'eau à réparer d'urgence. Du prix de vente actuel du lait, de celui des fromages. Mais toujours pas un mot sur Joseph. Ils décident d'aller se faire un café au bungalow. Poker les suit, avec un clin d'œil au passage pour un Tony très excité par l'approche du quatuor qui traverse à cette occasion, mais sans trop s'y arrêter, le périmètre de ses vaines gesticulations.

Poker se sait généralement bien accueilli dans le bungalow, et c'est ce qui se passe de nouveau. C'est en s'installant ici, avec les autres, qu'il apprend généralement beaucoup de choses. Parfois utiles. Parfois moins, mais c'est sa bibliothèque. Profuse, inépuisable. Pour l'heure, c'est moins encyclopédique. On parle du terrain.

- « Pour les brebis, il faudra voir le moment venu », dit Francis en tournant sans fin sa cuillère dans sa tasse. « Mais là, tout de suite, il faut faire face aux embrouilles de Lucas & Co à propos du terrain. En finir avec cet espèce de bail, sorti de dieu sait où et daté de dieu sait quand, et qu'ils brandissent sans cesse et en tous lieux. Le fils Lucas est encore venu le flanquer sous le nez de Joseph il n'y a pas si longtemps. Et le notaire serait complice de cette tentative de croche-pattes. »

- « Un bail ? », demande Irène.

- « Oui, depuis le retour de son fils dans les parages, le père Lucas se prétend détenteur des lieux depuis trois générations. Et il dit avoir fait signer à Joseph, aux temps jadis, un bail d'occupation temporaire des lieux. »

- « Comme si Joseph avait jamais signé quoique ce soit ! », s'esclaffe Marc. « Lui qui ne sait pas lire, écrire moins encore ! Et qui ne s'est toujours fié qu'à la bonne vieille parole donnée ! »

- « Moi, c'est tout pareil », se vante Armand en posant la main droite sur son cœur. « Mais tous les six mois, en effet, Joseph me demandait d'aller porter une enveloppe au père Lucas, une enveloppe avec pas mal de billets de banque dedans. »

- « Et il te donnait un reçu en retour ? », s'enquiert Irène.

- « Un quoi ? », répond Armand.

- « Bon, ça, ça m'étonne moins », commente Francis. « Bref, personne aujourd'hui ne croit à cette histoire de bail. Sauf le notaire qui, lui, ne voit pas d'inconvénient, bien au contraire, à confirmer son existence et son authenticité. Et qui a même rédigé un avenant, à l'intention du fils Lucas. Un avenant qui dit en gros que le prétendu bail vient bientôt à expiration et qu'il faut déguerpir, avec tout le troupeau et même la bergerie, avant la fin de l'année. Rien que ça ! Rendre plaine-rase en vue de la restauration de riches pâturages ? C'est ça le projet ? Foutaises ! Quoiqu'il en soit c'est avec ce même papier à la main que, depuis plus d'un an, Petit Lucas accable Joseph. Lequel lui a toujours répondu, comme à son père et au notaire, en leur riant au nez. Mais maintenant qu'il est si fatigué... Ils l'ont su, et ce sont des vautours. Ils ne vont donc pas tarder à se pointer. Je suis sûr qu'avec toutes leurs magouilles à la noix, c'est en fait sur le troupeau qu'ils louchent. »

- « Le troupeau est beau, c'est sûr », reprend Marc. « Je me suis arrêté devant la pâture en venant. Les brebis sont vigoureuses, les boucs aussi. Plusieurs d'entre elles sont encore grosses. Les petits sont bien soignés. Un seul a été écrasé sous les sabots, dites-vous ? Sur quinze ? Bravo ! Je ne saurais faire mieux. »

- « Il va y avoir beaucoup de naissances, vraiment beaucoup », confirme Irène. « C'est curieux, toutes ces naissances, toutes ces bousculades de vie, au moment où Joseph lui-même... »

- « Tais-toi », la coupe Armand. « Tu as des nouvelles de lui, au moins ? »

- « Oui. Il ne veut toujours pas manger. Et il fait la gueule. Mais il reste ... très 'fatigué'. Il souffre moins, cependant. On lui donne ce qu'il faut. »

- « Bon. Ben. Il va donc bientôt sortir ? »

- « On verra cela plus tard », reprend Marc. « Je résume : il faut continuer pour l'instant à bien soigner ce beau troupeau, mais voir aussi qui va s'en occuper ensuite. »

- « C'est l'évidence », approuve Francis.

- « Et des chiens, aussi », ajoute Armand.

- « Oui, des chiens aussi », reprend Irène. « Mais, pour le troupeau, il faudrait prévoir dès maintenant un roulement du matin et un roulement du soir. »

- « C'est ça, roulez jeunesse ! », retentit en patois franc-comtois une voix de gorge qui déboule vers eux depuis la porte du bungalow. « Mais pour la suite ? Moi, j'ai une proposition à vous faire, si vous voulez bien m'écouter ! »

Peu avant cette intrusion, Tony avait pourtant donné l'alerte. Mais, comme d'habitude, personne n'avait voulu l'entendre ni pensé à venir voir ce qui se passait. Personne d'autre que Poker.

- « Que se passe-t-il, Tony ? »

- « Waouh ! Feu devant ! Les vautours s'approchent. Pas ces vigoureux milans auxquels Joseph, après les naissances, aime jeter les placentas pour qu'ils les attrapent en vol. Non, pas ces rapaces-là. Trop agiles ! Mais une autre race : celle des vautours dotés de gros bras ! Tu m'as compris : j'ai nommé la famille Lucas au petit complet. Le papa et le fiston ont quitté leur rocher et ils se sont approchés en douce. Cela fait maintenant dix minutes qu'ils tendent l'oreille sous la fenêtre du bungalow. Ses hommes-fusils sont à trente mètres. M'est avis qu'ils vont vouloir se mêler de ce qui se trame sans eux. »

- « Eh bien, je te conseille de ne pas faire de même ! Reste à l'affut et tiens-moi au courant. Moi, j'y retourne. J'apprends bien des choses « sur le terrain », comme on dit. Les Lucas vont vouloir parler terrain, aussi, et ça pourrait chauffer. Mais en attendant, mon pauvre Tony, je dois te dire une chose que je crois avoir comprise aussi, au-delà de leurs silences absurdes : c'est que l'ami Joseph est

fichu. Captif, et sans retour. Cerné par d'autres gros bras : ceux de la médecine, de ses machines à mourir et de ses drogues. Ils le savent tous, le disent à peine, et c'est ce qui les met dans ces états-là. Joseph les abandonne à leurs incertitudes, sans rien avoir prévu pour anticiper les solutions possibles. Ils raisonnent au jour le jour, mais pour l'instant c'est la nuit qui gagne. J'y retourne, mais fais-moi signe s'il le faut ! »

En effet, comme l'a prévu Tony, les Lucas ont décidé de s'en mêler. Quand Poker revient vers le groupe, le fils a déjà sorti son maudit papelard. Mais on écoute surtout le père. De sa même voix caverneuse et toujours en patois – que Poker, à la différence d'Irène, comprend assez bien –, il reformule une proposition qu'il estime suffisamment madrée pour ne la soumettre qu'aux hommes.

- « Je répète, et c'est facile à comprendre : je lève mes droits de propriété temporaires sur les pâtures et l'enclos, j'annule les arriérés de dix ans, je déchire ce bail. Et, moyennant quoi je récupère mes terrains et je garde le troupeau. Moi aussi je saurai bien m'en occuper. »

- « T'en occuper, des clous ! », objecte Francis. « Tu vas tout vendre et faire plus de viande que de lait. Avec un pourcentage pour ton maudit notaire. C'est couru d'avance ! »

- « Je ferai ce que je veux de mon troupeau. Mes deux hommes, dehors, sont venus jeter un œil avec moi. Sur le troupeau, d'abord. Sur vous tous, aussi. Pour examiner ensuite ce que nous pourrions faire, quand vous ne serez plus dans nos pattes. Petit Lucas a fait des études en ville. Il fourmille d'idées. Envisager un lotissement, par exemple. Ou la transformation de la bagagerie en chambres d'hôtes. Comme je dis toujours : à problèmes comtois, solutions comtoises. »

On traduit à Irène la proposition de Lucas père, et elle manque de s'évanouir. On la ranime, et la discussion s'engage tout en rinçant les tasses et en nettoyant la cafetière. On décide de retourner à la bergerie pour compter tous ensemble les agneaux. Vingt-cinq naissances en une seule semaine, et ce n'est pas fini. Le chiffre réjouirait en d'autres circonstances. Aujourd'hui, il oblige. Sachant que les trois boucs du troupeau ont bien travaillé pendant l'été, et qu'une vingtaine de brebis sont encore grosses.

Mais voilà que, dehors, Tony lance une nouvelle alarme. Poker s'en va voir ce qu'il en est. Waouh ! Le spectacle vaut le déplacement. Car c'est celui de Marie-Céleste faisant son apparition dans la cour de l'enclos, conduite là par son vieil ami Zazo dans les rutilances maintes fois repeintes de sa deux-chevaux sans âge. Elle en sort en majesté. Ses hauts talons se rient des crottins, et son chignon est serré dans un foulard noir de jais.

Zazo est cet ex-ganster, ex-tueur de haut-vol, ex-taulard, qui s'est désormais reconverti, pour survivre, dans le vol de tomates de potagers et d'œufs de poulaillers. Plus jamais armé, mais pas inoffensif pour autant. Capable par exemple de désarmer quelqu'un d'un geste s'il le faut. « C'est l'homme de la situation », a dû penser Marie-Cécile quand elle lui a téléphoné en début de matinée, au sortir de sa visite en mairie.

Il sort à son tour de la voiture et la suit à dix pas. Il prend un air pas commode, et elle affiche quant à elle l'impavidité de qui s'apprête à exploser. Elle prend la peine d'un détour pour aller saluer Tony. Elle hoche la tête en considérant sa chaîne et son cadenas. Puis elle salue Poker et fait demi-tour. Pendant que Tony se remet de ses émotions, elle pénètre dans la bergerie sans prévenir. Suivie de Zazo et de Poker. Il ne manque qu'une trompette ou deux pour signaler son entrée.

Ils sont six dans la bergerie – Irène, Armand, Francis, Marc (avec son fusil toujours en bandoulière), Lucas père et fils – à la voir, quasi hiératique, s’approcher de leur groupe. Les deux gros bras, quant à eux, sont maintenant venus s’appuyer au chambranle du portail d’entrée et ils restent dans l’ombre pour observer la suite des événements.

- « Tiens, il ne manquait plus que la veuve ! », Lucas père se sent-il tenu de ricaner. Aussitôt elle plante ses deux yeux dans les siens.

- « Tais-toi, imbécile. Si nous sommes réunis ici, c’est par Joseph et pour Joseph. Et il est encore bien en vie. Non, ne te réjouis pas trop vite, Poker : il ne l’est plus pour longtemps, d’après les docteurs, je le concède. En attendant, Lucas l’arsouille, pour être veuve, il me faut d’abord être mariée, pas vrai ? S’y prend-on autrement dans votre famille de têtes de nœud ? »

- « Chère Marie-Céleste », enchaîne Irène en tentant de calmer le jeu, « c’est justement ce que j’essayais d’expliquer à ces messieurs. »

- « Et ils ont compris ? Même quand ce n’est pas dit en patois ? J’en doute. Alors oui, chers amis, sachez qu’après plus de vingt de vie commune, pendant lesquelles j’aurai tout partagé, les joies comme les peines... »

- « ... et les bénéfices de la vente du lait », précise Francis.

- « la vente du lait, en effet, l’achat du cornadis autobloquant aussi, et quelques autres factures partagées sur son compte, eh bien sachez qu’après tout cela, et avec l’accord de mon fils et de ma fille, j’ai décidé d’épouser Joseph. »

Un assez long silence s’installe, que trouble à peine une salve d’éternuements sans signification particulière, sinon d’allergie foncière aux ovidés, de Petit Lucas.

- « Ah ? Et il est au courant, Joseph ? », s’esclaffe Marc, pendant qu’Irène explique à Armand ce qui vient d’être annoncé.

- « Au courant ? A quoi bon ? Cela ne le regarde plus vraiment. »

- « Mais vous m’avez dit qu’il ne tenait qu’à peine debout, Marie-Céleste », objecte Irène. Comment va-t-il pouvoir... »

- « Le maire est d’accord pour envoyer un officier d’état civil demain matin à l’hôpital. Les bans seront publiés ce soir. »

- « Rien à faire de vos bans ! Et mon bail ? », s’énerve Luca fils.

- « Comment qualifier, vous concernant, l’endroit où peut désormais se nicher votre satané bail ? Moi, en revanche, je deviens dès demain propriétaire du troupeau de brebis. *Terminado*, pour ce qui vous concerne ! Vous pouvez dès maintenant mettre vos deux margoulins au chômage. Et rentrer chez vous pour inviter votre notaire à venir y bouffer avec vous chaque page de votre fameux dossier. Joseph n’a jamais rien signé de sa vie, j’en atteste ».

- « Mais peut-être bien que, demain, il ne voudra rien signer non plus », insiste Marc. « Ce serait là un peu son dernier pouvoir. Je n’ose pas dire sa dernière volonté. »

- « Il n’osera pas refuser », soupire Irène. « Il aime trop ses brebis ».

- « Ce sera donc alors un mariage d’amour », conclut Marc dans un mauvais sourire.

- « Mais les brebis ? », sursaute Irène. « A ma connaissance, Marie-Céleste, vous ne vous êtes jamais occupée des brebis. »

- « En effet. Et je n’ai pas l’intention de commencer à le faire ! Je vais donc vendre le troupeau, comme le recommandent aussi mes enfants. »

- « S'ils ont tant besoin d'argent, pourquoi n'essayeraient-ils pas tout simplement de travailler ? », suggère Francis. « On embauche, dans le secteur ! »

- « Garde ta perfidie pour toi, Francis. Je sais, moi, que ta femme fait déjà des fromages : est-ce que j'en tire des conclusions ? Quant à moi, il va de soi que je ferai ce que je veux de mon troupeau. »

- « On a déjà entendu ça il n'y a pas si longtemps », commente Marc. « Mais pourrait-on ne pas oublier que, pour l'heure, c'est encore le troupeau de Joseph ? »

- « C'est bien pourquoi je vous annonce, si ça peut en rassurer quelques-uns, que je ne le vendrai qu'à condition de pouvoir le laisser ici. Si bien, la famille Lucas, que vous pouvez aller vous faire lustrer le poil ailleurs. »

- « Mais en attendant ? Les brebis ? Qui va... ? »

- « Qui va s'en occuper, ma chère Irène ? Mais vous le faites tous déjà très bien ! Continuez encore un peu, le temps qu'il faudra. Zazo viendra vous donner un coup de main en cas de besoin, pas vrai Zazo ? »

Mais Zazo est sorti en douce rendre de nouveau visite à Tony dont, par instinct et solidarité, le sort l'a tout à l'heure sincèrement ému. Tous deux parlent philosophie, mais cette fois-ci moins de Dieu que de Joseph. De la présence de son absence, et de ce qui en résulte. Zazo est le plus loquace des deux, lui qui avait l'habitude de boire de temps à autre un verre de Macvin avec le vieux berger. Tony se contente d'approuver ou, plus souvent, de se taire. Plus personne n'est incité à aboyer au passage de quiconque.

Poker les rejoint, d'un air et d'un pas mélancoliques. Joseph lui manque plus que jamais, et il comprend au plus profond de lui-même que le vieil homme va mourir seul, loin de ses bêtes chéries et de sa bergerie. Et sans pouvoir plus jamais venir se réfugier dans ce bungalow, baroque et chaleureux, qu'il a construit, meublé, décoré au fil des ans, réparé à chaque sortie d'hiver, et toujours avec les moyens du bord. Bien sûr Poker va continuer de surveiller le troupeau dans les pâtures, et de monter sa garde de nuit sous l'auvent, avec ses couvertures et ses rations. Mais pour combien de temps, encore ? Aux ordres de qui ? Aucune autre sollicitude ne pourra remplacer celle de Joseph, qui était un ami plus qu'un patron. Il voit comment tous les autres ont traité Tony, indifférents à son sort, incapables de chercher la clé pour l'en libérer. Ou de penser à demander à Joseph, qui n'aurait pas fait d'objection, où la trouver. Accaparés qu'ils sont tous par la question de savoir qui, dès qu'il sera sous terre, mettra la main sur son cher troupeau.

'Les autres', les voici d'ailleurs qui sortent en file indienne de la bergerie, entre les deux mercenaires qui s'écartent à peine sur leur passage. Marie-Céleste, en tête, apostrophe Zazo.

- « Ah, te voilà toi ! Va donc aider ces deux messieurs à remettre leurs flingues tout au fond de leurs poches. Ils n'en auront pas besoin. Et va donc aider papa Lucas et son junior à remonter avec eux dans leur quatre-quatre. On les a tous assez vus pour aujourd'hui. »

- « Si je peux t'aider, Zazo... », suggère Marc en plaçant deux cartouches dans son fusil. « Après quoi, il faut que j'aie m'occuper des sangliers qui m'attendent en forêt. A ce propos, Marie-Céleste, si je t'amène ce soir un ou deux filets tranchés dans une cuisse, crois-tu que... »

- « Non, ça ne passera pas dans la perfusion ! Mais amène toujours. Je veux bien préparer une marinade pour le repas de noces. Ou pour le repas de funérailles. »

Elle dit cela sans émotion apparente. Puis, pendant que Francis et Armand s'en vont rentrer du foin et remplir les barriques d'eau en prévision du retour des bêtes, ce soir, elle prend Irène à part.

- « Je compte sur toi à l'hôpital, demain matin. Je t'ai déclarée témoin de Joseph, à la mairie. Zazo sera le mien. Mes enfants s'occupent du reste. »

Irène n'a jamais su refuser quoique ce soit à Marie-Céleste. Et Joseph a toujours apprécié qu'elle ne lui refuse jamais quoique ce soit.

On papote et s'active pendant un bon quart d'heure encore. Puis chacun et chacune retourne à sa voiture et s'en va. La cour ensoleillée est maintenant déserte, à l'exception des poules, des deux coqs, des poussins, des chats et des chatons qui vont et viennent en tous sens, les uns picorant çà et là, les autres testant de nouvelles acrobaties sur les arbustes et les barrières. A l'exception aussi d'une grosse chatte, la doyenne des lieux, qui s'approche d'un tas de planches, un mulot encore vivant dans la gueule, puis qui s'accroupit lentement pour lui briser la tête et le dévorer. A l'exception enfin de Poker et de Tony qui, revenus s'installer à l'ombre de la caravane, semblent tristes à en gémir.

- 4 -

La nuit et le jour et la nuit et le jour qui suivent, et les autres après eux, ont été de longs tunnels de chagrin et d'ennui. Les visites sont courtes, consacrées à l'essentiel : sortir et rentrer le troupeau, soigner les agneaux qui n'en finissent pas de naître – cinq par nuit en moyenne – et qu'on découvre au matin encore moites, déjà debout, si fragiles, mêlés aux pattes et aux mamelles de leurs mères qui, placides et attentives, arpentent avec flegme les parages. Personne ne parle, surtout pas de Joseph. Chacun est grave et concentré. On ne revoit pas Marie-Céleste. Mais Zazo se pointe de temps à autre, comme promis, un mégot éteint aux lèvres et les poches pleines de tomates. Pour décharger Armand, il s'occupe des poules et des chats. Il apporte à manger à Poker et à Tony et leur propose aussi du lait de brebis. Mais lui non plus ne dit mot. Parfois il oublie de venir. Irène doit veiller au grain.

- « Nous n'avons pas à nous plaindre de la faim », constate Poker au matin du cinquième jour.

- « Mais qu'est-ce que ça change ? Aujourd'hui, je suis plus oublié que jamais », soupire Tony.
« Seul Joseph détient la clé de mon destin. Mais il est recouvert du plus épais des silences. »

- « En réalité, nous sommes tous deux les seuls, ici, à ne plus rien savoir de Joseph. Est-il marié ? Guéri ? Agonisant ? Mort ? Enterré ? Eux tous le savent. Alors ils agissent en conséquence. Mais, aussitôt après, ils se taisent. »

- « Pendant ce temps, Joseph n'aura rien su et ne sait toujours rien de nous, non plus. Trop occupé à mourir. Lui aussi nous néglige. Il nous a oublié. Moi surtout. »

- « Mon pauvre Tony ! »

- « Waouh, ça suffit, tous ces 'pauvres Tony' ! Je ne veux plus, désormais, ni me plaindre ni être plaint. Toi, fais-ce que tu veux de ce que tu appelles ta liberté. Moi, je mets fin dès maintenant à ma captivité. Je ne peux pas m'enfuir, mais je peux m'évader. Alors à partir de cet instant précis, j'exige que plus personne, ici, ne se soucie de moi. Ça ne devrait guère bouleverser les habitudes prises. Quant à toi, mon cher Poker, toi le premier, merci de me laisser en paix. Et merci de

m'oublier. Vois, ce n'est pas difficile : tu as été un excellent camarade, mais je te tourne le dos, je ferme les yeux, je commence déjà à t'oublier. Adieu, Poker. »

Poker ne comprend pas tout de suite ce que Tony veut dire, ou plutôt : s'il faut le prendre au mot. C'est une authentique et redoutable grève de la faim qu'il engage pourtant dans les jours qui suivent. L'attrition et la colère sont ses seuls aliments. Il les rumine la mâchoire serrée, les yeux clos, couché à même le sol, indifférent aux fourmis qui parcourent son corps immobile. En quelques jours, il dépérit au bout de sa chaîne. C'est alors que, miracle, on retrouve la clé du cadenas ! Celui qui retient la chaîne de Tony à la porte de la caravane. C'est Joseph qui l'a attaché ainsi, pour éviter qu'il ne se sente abandonné et ne divague, ce fameux soir où il s'est senti si 'fatigué' qu'il est tombé évanoui sous le choc d'une douleur partie du ventre. Nul, pas même Tony, ne devinait alors que c'était la dernière soirée que Joseph passerait dans sa bergerie. Après quoi plus personne, sauf évidemment Tony, n'a plus pensé, ou voulu penser, à cette clef. Jusqu'à ce jour, quand il s'est agi de le détacher enfin pour le conduire chez le vétérinaire, puisque celui-ci a refusé de se déplacer.

Poker s'autorise une larme pendant qu'on évacue son jeune ami sur une sorte de civière. Il voit saillir ses côtes. Sa respiration est courte et rapide Il ne se fait aucune illusion. Ce chien ratier du Jura dont personne ne veut, qui ne sert pas à grand-chose à la bergerie et qui n'est plus en très grande forme va pouvoir rejoindre son maître dans la mort. On appelle ça « le piquer ». C'est rapide et propre.

- « Mon pauvre Tony ! », ne peut s'empêcher une dernière fois de penser Poker. « Toi qui n'avais pourtant cessé, pendant plus de trois jours, de bondir et de japper et de tirer sur ta chaîne et de poser tes pattes de devant sur tout ce qui passait à ta portée. Quelle énergie te donnait alors l'espoir sur lequel tu soufflais comme des braises ! Et puis l'aiguille s'est mise à pencher de l'autre côté. Et ce sont trois jours de désespoir absolu qui maintenant t'emportent. Adieu l'ami. Te voilà bientôt libre, indépendant des clés, mais d'une autre façon qu'attendue. »

La voiture s'éloigne, étrange ambulance. On croirait y apercevoir Zazo au volant... Poker se dirige vers la bergerie. Ce n'est pas l'heure autorisée, mais il a quelque chose à y faire. Quelque chose de pas vraiment prévu dans son contrat de travail, mais qu'il fait quand même. Une sorte de bénévolat. Qu'il n'a pas recherché. Mais voilà : il a entendu de loin Marc, l'autre soir, parler de la 'connerie' faite par un de ses copains chasseurs : il venait de tuer une laie au milieu de ses marcassins. Poker n'aime guère la chasse, pas plus qu'il n'estime les chasseurs. Il laisse cela à d'autres pédigrées. Et ce qu'il vient d'entendre aggrave son jugement. Il préfère l'oublier, ne pas imaginer les bébés sangliers déroutés et tentant de réanimer le cadavre ensanglanté de leur mère.

A la suite de quoi, hier matin, Poker voit s'avancer dans la cour un petit marcassin à l'évidence bien stressé mais pas trop chétif et qui semble savoir où aller. En tant que chien patou expérimenté des Pyrénées, il connaît son job principal : protéger le troupeau – les agneaux en particulier – des prédateurs qui voudraient s'approcher. Poker assure, et il rassure, on l'a dit. Joseph connaissait sa lignée et il savait, en le recrutant, qu'il ferait l'affaire. Et il fait l'affaire. Pas question de le piquer, lui ! Mais ce petit marcassin ? Un prédateur ? Pas encore !

Poker décide de le suivre plutôt que de le poursuivre et de l'effrayer. Le petit avance en tournicotant du cul, et tombe à l'arrêt devant une flaque de lait. Tôt en effet, ce matin, Irène est venue traire les brebis parturientes pour soulager leurs mamelles. Or, ce lait-là n'est pas récupéré – sauf quelques

bols pour les deux chiens et pour les chats – et il finit en général à terre. Fort bien ! Le marcassin s'en régale. Puis, ayant ainsi repris des forces, il s'en va quérir une brebis de son choix en se glissant sous la palissade qui délimite la *nursery*. Après avoir plus ou moins sollicité son accord, il s'autorise de lui-même à prolonger son repas et entreprend de téter vigoureusement l'heureuse élue. Laquelle laisse faire, impassible, mais en décochant de temps à autre un coup de sabot au squatteur de mamelle. Lequel, ne s'en formalisant guère, revient bien vite à l'assaut.

Voyant cela, Poker décide de nouveau de ne pas intervenir. Il se dit que l'âme de Joseph s'est peut-être fafilée jusqu'à lui sous la forme de ce marcassin. Il se dit qu'elle reviendra peut-être demain matin. Il se dit tout ce qu'il veut. Tout ce que peut vouloir un patou.

Haut-Crêt – 31 octobre / 6 novembre 2023

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES
Les dits de la bergerie - 2023

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2024

Paris, 2024

ISBN 979-10-394-0663-5